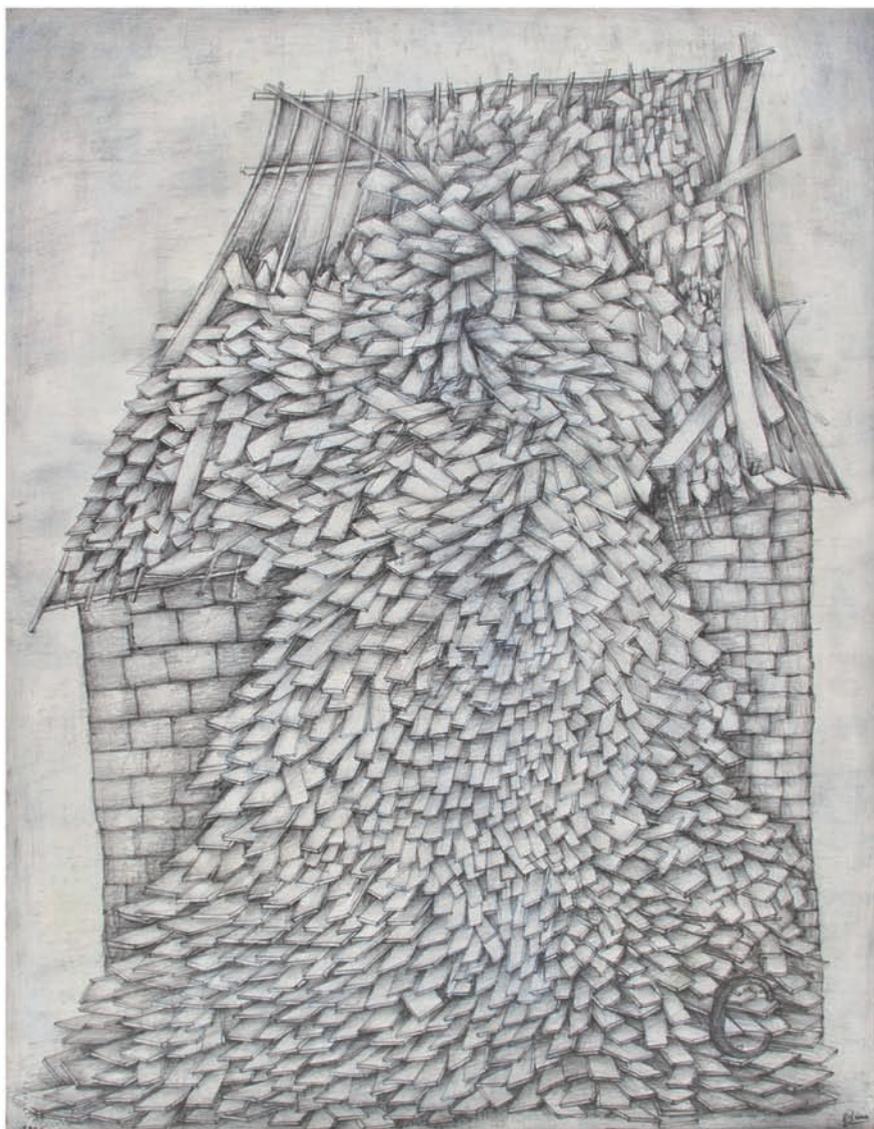


CAHIERS JUNGIENS DE PSYCHANALYSE

Numéro 141

Mai 2015



Filiation Transmission

Né enfant de remplacement : Qui suis-je ?

Kristina Schellinski* – Genève

Rêves et questions existentielles des enfants de remplacement

Que deviennent, sur le plan psychologique, ceux qui ont été conçus et sont nés pour remplacer un membre de la famille qui a été tué, qui est mort ou a disparu ? Ils peuvent présenter un *syndrome de l'enfant de remplacement*¹, ou bien un *handicap avec de graves risques psychopathologiques*². Trop souvent, ni la souffrance spécifique (confusion d'identité, culpabilité du survivant, chagrin non élaboré) ni l'origine de la souffrance (mémoire d'un enfant mort imposée à un autre) ne sont reconnues, ni par l'enfant de remplacement, ni par les parents, ni par l'analyste. Cela demande de se confronter, de considérer en profondeur et suffisamment longtemps les sentiments de perte et de désespoir qui suivent la mort d'un enfant, et de penser aux conséquences parfois dramatiques de la conception d'un nouvel enfant dans le but avoué de couper court au chagrin. Pendant des siècles, voire des millénaires, des médecins, des conseillers et des membres de la famille, pleins de bonnes intentions, ont essayé de reconforter et de détourner l'attention de la perte inconsolable vers l'espoir

* K. Schellinski, née en Allemagne, est titulaire d'un MA (Master of Arts) en Sciences Politiques et Littérature de l'Université de Freiburg. Après avoir travaillé à l'UNICEF à New York et à Genève de 1983 à 1998, elle a été formée comme psychanalyste et psychothérapeute à l'Institut C. G. Jung de Zurich. K. Schellinski enseigne et est superviseur à l'*International School for Analytical Psychology (ISAP)* de Zurich, ainsi que membre de l'Institut C. G. Jung à Küsnacht ; elle donne des conférences dans les congrès internationaux et a fait des publications dans des revues jungiennes. Elle exerce à Genève (Suisse) et est membre de l'AIPA, du SGAP, de l'AGAP, et de l'ASP (Association Suisse de psychothérapeutes).

Cet article a fait l'objet d'une présentation par l'auteur à la 2^e Conférence Européenne de l'AIPA à Saint-Petersbourg, le 31 août 2012.

1. A. C. Cain et B. S. Cain, « On replacing a child », *Journal of American Academy of Child Psychiatry*, 1964, 3, p. 454.
2. M. Porot, *L'Enfant de remplacement*, Paris, Éd. Frison-Roche, 1996, p. 215-218.

d'une nouvelle naissance : « Tournez-vous vers la vie », « Donne-moi un nouvel enfant », « Faites un autre enfant »... Cela condamne malheureusement un autre être vivant à une vie semblable à la mort : il est destiné à vivre la vie d'un autre être qu'il ou elle n'est pas.

Si un individu né à la suite d'un deuil peut rencontrer des difficultés existentielles, quelles peuvent être les conséquences pour la société, des morts et des destructions massives lors des guerres, des génocides, des massacres systématiques et des désastres naturels ? Quelles sont les conséquences pour les survivants de la seconde et de la troisième génération de la Seconde Guerre mondiale, de la Shoah, en Russie et dans de nombreux pays ? La Seconde Guerre mondiale a été le conflit le plus meurtrier de l'histoire avec un bilan estimé de soixante-deux à soixante-dix huit millions de morts, dont vingt-sept millions dans les pays de l'Union soviétique³.

Certains survivants de catastrophes, naturelles ou causées par l'homme, ainsi que ceux nés après un désastre pour remplacer les êtres chers disparus, aussi bien que leurs descendants, présentent les symptômes d'un ensemble spécifique de souffrances, qui se répercutent lourdement sur leurs relations, leur santé physique et psychique, ainsi que sur leurs représentations intrapsychiques et images archétypiques. Ces symptômes peuvent aller d'une faible estime de soi à des sentiments de culpabilité, des difficultés relationnelles et des problèmes d'identité.

Ils portent dans leur âme – souvent inconsciemment – l'image de personnes mortes depuis longtemps, parfois depuis plusieurs générations. Carl Gustav Jung parle de l'importance du legs des morts : « Ces personnages, ce sont les morts, pas seulement tes morts, c'est-à-dire, toutes les images de la forme que tu as pu avoir dans le passé, images que ta vie en progressant a laissées derrière elle, mais ce sont les masses de morts de l'histoire de l'humanité, les cortèges des esprits du passé. [...] Je vois derrière toi, derrière le reflet de tes yeux, se presser des ombres dangereuses, les morts, qui regardent avec convoitise de leurs orbites évidées, qui gémissent et qui espèrent voir s'accomplir à travers toi l'inaccompli de tous les temps qui soupire en eux. Ton ignorance ne prouve rien. Applique ton oreille contre ce mur, tu entendras le bruissement de leur cortège⁴. »

De nombreuses personnes nées après la Seconde Guerre mondiale, ou d'autres conflits et catastrophes, sont des enfants de remplacement ; même si

3. A. Gareev et G. A. Hosking, *Rulers and Victims: The Russians in the Soviet Union*, Cambridge, Harvard University Press, 2006, p. 242.

4. C. G. Jung, « Nox Secunda », ch. XV, Liber secundus, *Le Livre Rouge*, trad. de l'all. par C. Maillard, Paris, Éd. L'Iconoclaste/La Compagnie du Livre Rouge, 2011, p. 296. (Éd. Texte seul, p. 376).

d'autres qui sont nées après des pertes individuelles ou collectives peuvent ne pas souffrir de ce syndrome. De nombreux facteurs interviennent : si, d'une part, les parents ont conçu consciemment un nouvel enfant pour remplacer un enfant mort, et transféré ainsi les projets de vie et les projections des caractères d'identité de l'un sur l'autre, le risque de naître enfant de remplacement est plus grand ; mais si, d'autre part, les sentiments de culpabilité (culpabilité parentale, culpabilité du survivant) et de chagrin (parentale, fraternelle) ont été suffisamment élaborés avant la conception et naissance du nouvel être, de façon à ne pas faire peser trop de choses sur le nouveau-né, cela diminuerait les chances de naître enfant de remplacement. Cela peut aussi dépendre de l'identification consciente ou inconsciente entre le disparu et le vivant, enracinée dans la psyché de l'enfant de remplacement, du fait de la projection des parents, de la fratrie ou d'autres membres de la famille, voire d'une auto-identification même inconsciente.

Alors que les symptômes peuvent faire poser des diagnostics comme troubles de l'attachement, dépression (avec pulsions suicidaires), troubles de la personnalité, voire psychose, il y a des questions existentielles sous-jacentes qui concernent le problème de l'identité : Qui suis-je ? Pourquoi suis-je ? Pourquoi suis-je en vie, et pas l'autre ? Suis-je quelqu'un ? Se pourrait-il que je sois quelqu'un d'autre ?

Ce genre de questions se développe chez ceux qui sont nés pour devenir quelqu'un qui n'*existe* plus. Ils ne sont pas nés pour être, ils sont nés pour *être une personne morte*. L'analyste expérimenté peut déceler les traces des identités entremêlées, de la culpabilité du survivant ou du deuil non fait, enfouies profondément dans l'inconscient de l'enfant de remplacement. Ce questionnement peut aussi émerger de l'inconscient dans les générations suivantes. La souffrance de l'enfant de remplacement peut en effet se transmettre d'une génération à l'autre : un transfert de la représentation de soi, de la culpabilité du survivant et des tonalités de sentiment peut s'enraciner dans la psyché via la commune inconscience entre mère et enfant ; ou bien via les schémas relationnels, la communication ou la non-communication, ainsi que l'attitude – surprotection, négligence, voire mise en danger ; ou enfin par des mécanismes de défense – déni, dissociation ou identification projective. Tandis que l'enfant de remplacement supporte la projection du fantôme d'un mort, ou du miracle du précieux enfant ressuscité, une telle projection peut avoir un impact significatif sur le développement de la personnalité. V. Volkan et G. Ast⁵ parlent de « transmission transgénérationnelle » des « dépôts d'un soi préformé ou des représentations d'objet ».

5. V. Volkan et G. Ast, *Siblings in the Unconscious and Psychopathology*, Madison, International University Press, 1997, p. 89.

Les possibilités de guérison dépendent du fait qu'on reconnaisse que le patient souffre du syndrome de l'enfant de remplacement. L'analyse jungienne est efficace, en particulier pour explorer les zones frontières entre vie et mort ; elle peut proposer une compréhension de la souffrance spécifique de ces enfants de remplacement, même à l'âge adulte. En tant qu'analystes, nous pouvons accompagner ces patients pour les dégager de l'abîme du non-être et trouver une voie de retour vers la vie, vers une véritable renaissance dans leur vie propre, plutôt que de vivre une pseudo-vie, comme s'ils avaient à remplacer un mort. Quelques-uns des concepts fondamentaux de la psychologie analytique témoignent, de mon point de vue, du fait que Carl Gustav Jung est né dans la période où sa mère faisait le deuil de deux filles mort-nées et d'un fils qui n'a vécu que cinq jours. Cette information, d'abord publiée par Deirdre Bair⁶, m'a été confirmée personnellement par Andreas Jung⁷, le petit-fils de Jung.

La manière dont il a développé les principes de base de la psychologie analytique, comme l'accent mis sur l'individuation, le rôle du soi, et la façon dont il insiste sur la lutte pour devenir « soi-même » est frappante⁸. Dans aucune des œuvres publiées à ce jour, Jung n'a rien écrit au sujet de ses trois frères et sœurs disparus, ni de l'impact que cela avait eu sur sa vie et ses idées ; le lien entre les deux demeure donc spéculatif. Que la psychologie analytique ait sa source dans les traces de l'enfant de remplacement ou non, l'application des concepts clés de Jung s'avère significative et thérapeutique pour les analysants souffrant de ce syndrome.

L'enfant de remplacement : découverte, définition et recherches

Découverte

La recherche psychanalytique sur le trauma spécifique de l'enfant de remplacement a commencé avec le traitement des survivants de la Shoah et de leurs descendants. Strenzcka (1945) et Papanek (1946)⁹ ont travaillé avec des enfants sauvés des camps de concentration nazis. L'article de référence, essentiel pour comprendre la psychologie de l'enfant de remplacement, « On replacing a child », publié en 1964 par A. C. Cain et B. S. Cain, a été suivi par les travaux

6. D. Bair, *Jung, une biographie*, Paris, Flammarion, 2007, p. 37.

7. Lettre du 28 Novembre 2008.

8. C. G. Jung, *Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées*, trad. de l'all. par R. Cahen et Y. Le Lay, Paris, Gallimard, 1973.

9. Cités par M. Porot, *L'Enfant de remplacement, op. cit.*, p. 199.

de E. O. Poznanski¹⁰ et A. Sabbadini¹¹. Après des décennies de recherche sur les survivants de la tuberculose, Maurice Porot, psychiatre français, a publié en 1993 son livre, *L'Enfant de remplacement*.

Définition

A. C. Cain et B. S. Cain définissent l'enfant de remplacement comme « un enfant perturbé qui a été conçu rapidement après la mort d'un autre enfant, et que les parents avaient précisément l'intention d'avoir pour remplacer ou être un substitut de leur enfant mort¹² ». M. Porot définit l'enfant de remplacement comme tout enfant né après le décès d'un autre enfant, dans la mesure où il est investi d'attentes et de fantasmes parentaux projetés auparavant sur un enfant décédé¹³. J'utilise une définition plus large : il s'agit de tout enfant, conçu ou né pour « remplacer » un enfant mort, ou né peu après la mort, l'avortement ou la mort à la naissance, ou qui a remplacé un frère ou une sœur ou un autre membre de la famille par la suite, et à qui on a pu *réassigner le rôle* « d'enfant de remplacement ». H. Abramovitch, analyste jungien à Tel Aviv, dont les recherches portent sur le sujet négligé des frères et sœurs en psychanalyse et psychologie analytique, écrit : « Un enfant de remplacement est un enfant vivant qui arrive pour prendre la place d'un enfant mort¹⁴. » Cela peut aussi s'appliquer à un enfant qui a été identifié ou s'identifie lui-même avec un frère ou une sœur qui meurt alors qu'ils grandissent ensemble. D. Stolorow Socarides et R. D. Stolorow décrivent le cas d'une jeune femme de vingt-six ans qui souffrait d'une identification psychotique à son frère aîné, mort quand elle avait quatorze ans. Les parents avaient désiré réparer la mort de leur fils en transférant son rôle sur la fille qui leur restait, causant ainsi un « déraillement du processus de développement et d'autodifférenciation¹⁵ ». La sœur survivante est devenue psychotique et a voulu se suicider de façon à ce que son frère, qui

10. E. O. Poznanski, «The "replacement child". A saga of an unresolved grief», *Journal of Behavioral Pediatrics*, 81, 6, 1972, p. 1190-1193.

11. A. Sabbadini, (1989). «The replacement child: the instance of being someone else». *British Psychoanalytical Society Bulletin*. 1986, 2.

12. A. C. Cain et B. S. Cain, «On replacing a child», *Journal of American Academy of Child Psychiatry*, *op. cit.*, p. 443.

13. M. Porot, *L'Enfant de remplacement*, *op. cit.*, p. 171.

14. H. Abramovitch, *Brothers and Sisters: Myth and Reality*, Texas A & M University, The Fay Series Lectures, 2013, p. 3.

15. D. Stolorow Socarides et R. D. Stolorow, «'Ich War der Statthalter Meines Bruders' Darstellung einer Hochfrequenten Behandlung von Wahnhafter Verschmelzung» Seattle, «Important Aspects of Sibling-Relationship», *Psychoanalytic Society* 4. 12. 1987, p. 189. [«*J'ai représenté mon frère*, description du traitement intensif du cas clinique d'une jeune femme qui vivait une fusion délirante avec son frère décédé. » (trad. de l'auteur)].

vivait en elle, puisse vivre ; un traitement à haute fréquence a été nécessaire pour l'aider à sortir d'une telle confusion d'identité.

Les signes psychologiques de l'enfant de remplacement *peuvent* être observés chez des adultes et des enfants, en particulier si le rôle du nouvel enfant est de mettre fin au chagrin, d'incarner le rôle ou de prendre la place d'un enfant ou d'un membre de la famille mort. Si l'enfant vit pour lui-même et n'est ni identifié ni auto-identifié à un autre décédé, même inconsciemment, il peut ne pas souffrir de ce syndrome.

Perspective archétypique

D'un point de vue jungien, lorsque nous accompagnons un enfant de remplacement sur le chemin difficile de l'individuation, nous devons avoir conscience des difficultés de développement et d'attachement et, à la fois, des forces sous-jacentes activées dans l'inconscient : ce type de personne embrasse en même temps les mondes archétypiques de la vie, de la mort et de la renaissance. Avant même que l'enfant soit né, souvent dès la conception, ou dès que les parents dépossédés de leurs fantasmes envisagent l'idée de concevoir à nouveau, la mort et la vie sont invoquées en même temps, réunies en une constellation fatale. L'âme de l'enfant de remplacement peut porter l'empreinte de l'ombre de la mort dès le tout début de sa propre vie, et l'enfant de remplacement peut présenter quelques-uns des symptômes principaux – même plus tard dans sa vie adulte.

Recherches sur l'enfant de remplacement : symptômes principaux

Strezncka (1945) et Papanek (1946) ont identifié la *culpabilité du survivant* chez ceux qui ont survécu après la mort de certains membres de leur famille pendant l'Holocauste¹⁶. Les survivants et leurs enfants ont souvent eu à remplir le vide de familles entières en prenant la place de toutes les générations. H. Epstein a mis en évidence leur angoisse et leur souffrance psychique dans *Children of the Holocaust*¹⁷, et D. Wardi a découvert que certains enfants étaient désignés comme « chandelles commémoratives », « ayant à charge de partager le monde émotionnel de leurs parents » de façon bien plus forte que n'importe lequel de ses frères et sœurs [...] servant de lien [...] (entre) passé, [...] présent et futur¹⁸ ».

16. Cité par M. Porot, *L'Enfant de remplacement*, *op. cit.*, p. 199.

17. H. Epstein, *Children of the Holocaust: Conversations with Sons and Daughters of Survivors*, New York, Putnam, 1979.

18. D. Wardi, *Memorial Candles*, New York, Routledge, 1992, p. 6.

À la *University of Michigan Clinic*, A. C. Cain et B. S. Cain ont suivi un groupe de six enfants de remplacement qui présentaient des signes de « névroses modérées, voire des psychoses (deux) ». Bien qu'ils aient observé que certaines mères avaient « des personnalités prémorbides » et « phobogéniques », et qu'ils aient supposé « que les enfants pouvaient être pratiquement indemnes, évoluant bien malgré de tels antécédents », les auteurs ont fait le constat d'un « syndrome suffisamment significatif¹⁹ » chez les enfants de remplacement.

Les auteurs ont observé des « parents inadaptés ou qui n'avaient pas fait leur deuil²⁰ », des sentiments de culpabilité et le fait que « les parents avaient imposé l'identité de l'enfant mort à son substitut, et inconsciemment identifié les deux²¹ », ce qui a eu comme conséquences une pathologie du développement et une identification à l'enfant mort. Ces enfants sont nés dans un climat familial de dépression et de tristesse, l'enfant mort ayant été « hyperidéalisé » à cause du « surinvestissement narcissique de cet enfant mort par les parents²² ». « Les problèmes d'identité de ces enfants (étaient si grands) qu'ils pouvaient à peine respirer en tant qu'individus avec leur identité et leur personnalité propres²³. »

Selon M. Porot²⁴, la fonction de l'enfant de remplacement est de consoler du chagrin que les parents ont à cause de la perte de l'enfant mort : son rôle est de remplacer celui qui est décédé. Cela mène au problème existentiel central de ces enfants : un démarrage dans la vie qui ressemble à une non-identité. *Je n'existe pas. Je suis un autre*. M. Porot appelle cela un handicap, qui peut ou non aboutir à une pathologie, mais qui aura un effet marquant sur la formation de la personnalité.

A. Sabbadini voit l'enfant de substitution « traité plutôt comme l'incarnation d'une mémoire que comme une personne particulière²⁵ », ce qui engendre un « processus de formation d'un moi dissocié²⁶ ». En plus de nourrir, souvent inconsciemment, une culpabilité du survivant et de porter le deuil non fait des parents, l'enfant de remplacement se confronte à des problèmes d'identité, car il ou elle peut être identifié(e) à un être humain décédé.

Salvador Dali a peint cet état d'âme dans son œuvre *Macbeth*, une illustration terrible mais juste de ce que cela représente d'être totalement associé à

19. A. C. Cain et B. S. Cain, « On replacing a child », *op. cit.*, p. 454.

20. *Ibid.*, p. 451.

21. *Ibid.*, p. 446.

22. *Ibid.*, p. 444.

23. *Ibid.*, p. 451.

24. M. Porot, *L'Enfant de remplacement*, *op. cit.*, p. 12.

25. A. Sabbadini, « The replacement child: the instance of being someone else », *British Psychoanalytical Society Bulletin*, 1988, 2, p. 530.

26. *Ibid.*, p. 522.

un *autre* de façon monstrueuse. Dali savait qu'il était né pour être un enfant de remplacement. Il a dit : « J'ai fait l'expérience de la mort avant de vivre [...]. Mon frère est mort [...] trois ans avant ma naissance. Sa mort a plongé mon père et ma mère dans les affres du désespoir [...]. Et, dans le ventre de ma mère, je ressentais déjà leur angoisse. Mon fœtus y a baigné – une sorte de vol d'affection. Ce frère mort, dont le fantôme m'accueillait²⁷. » En fait, Dali est né neuf mois et dix jours après la mort de son frère, et a donc été conçu peu après la mort de son frère ; les enfants de remplacement se souviennent souvent des dates de mort et de naissance en se trompant ; de la même manière, Beethoven a tenté de mettre trois ans entre le frère qu'il a remplacé et lui-même. Shakespeare, auteur de *Macbeth*, était-il un enfant de remplacement ? Il est né en 1564, après la mort dans l'enfance de deux de ses sœurs, nées en 1558 et 1562. Le thème de la mort fascine souvent ceux qui sont nés à la suite d'un décès et qui ont grandi dans une atmosphère « funèbre²⁸ ».

Enfants de remplacement célèbres – sortie du dilemme ?

M. Porot a analysé les biographies d'une cinquantaine d'enfants de remplacement célèbres, de tous horizons. Il décrit trois voies de sortie du dilemme pour l'enfant de remplacement : la folie, la créativité ou devenir psychologue. Je pense que la dernière proposition implique la capacité à être en accord avec ses sentiments, en particulier la culpabilité, le chagrin et la perte, expérimentés dès le début de la vie, à la condition que ceux-ci aient été amenés à la conscience. Elle peut aussi témoigner d'une capacité à la compassion et à la réflexion, et du profond intérêt de l'enfant de remplacement pour les questions existentielles et le sens de la vie.

L'*issue* particulière pour chaque individu peut être un choix d'adaptation face à la force de la projection qu'il supporte. Mais le potentiel de redécouverte et d'expression de la force de vie innée est là pour faciliter, non pas l'adaptation, mais la reconnaissance consciente de la constellation de l'enfant de remplacement, un premier pas vital vers une authentique renaissance dans la vraie vie. J'envisage donc une quatrième *issue* possible au dilemme de ces enfants, une voie jungienne, favorisant la redécouverte d'une force de vie originelle : la voie de l'individuation qui permet d'aller chercher dans les couches les plus profondes de la psyché les causes de la venue au monde et de recontacter la force qui donne la vie, le soi.

27. Schützenberger, cité dans P. Coles, *The Uninvited Guest from the Unremembered Past*, Londres, Karnac, 2011, p. 28. Voir aussi M. Porot, *L'Enfant de remplacement*, *op. cit.*, p. 29.

28. A. C. Cain et B. S. Cain, « On replacing a child », *op. cit.*, p. 446.

Seth

D'après les Écritures, Seth est le premier enfant de remplacement de l'histoire occidentale, qu'Ève a conçu après le meurtre d'Abel par Caïn. Ève dit : « Dieu m'a accordé une autre semence à la place d'Abel²⁹. » Dieu dit à Caïn : « La voix du sang de ton frère clame vers moi de la glèbe³⁰. »

Les enfants de remplacement célèbres sont nombreux

Le roi Salomon, Napoléon III, Ludwig van Beethoven, Vincent van Gogh, Bertha Pappenheim (Anna O.), Salvador Dali, Rainer Maria Rilke, Hermann Hesse, Camille Claudel, Harriet Beecher Stowe (auteur de *La Case de l'oncle Tom*), James Barrie (auteur de *Peter Pan*), Eugene O'Neill (auteur du *Long Voyage du jour à la nuit*), Françoise Dolto, André Green, Michael Balint.

Carl Gustav Jung est né 26 juillet 1875, alors que sa mère avait perdu trois enfants : une fille mort-née³¹ le 19 juillet 1870, une deuxième fille mort-née le 3 avril 1872 et un fils, appelé Paul comme son père, né le 18 août 1873 et mort cinq jours plus tard.

Dans les œuvres de Jung, il n'y a aucune mention des trois frères et sœurs morts, et la seule sœur survivante n'est mentionnée que brièvement dans son autobiographie. Pourtant, *Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées* ainsi que *Le Livre Rouge* abondent de références au sacrifice, à la mort et au mourir. Il écrit, dans son autobiographie : « Il me semblait miraculeux de n'être pas détruit avant mon heure³². » Il se réfère à « une tendance inconsciente au suicide ou une résistance néfaste à la vie dans ce monde³³ », au début de sa vie.

Il raconte comment, un jour, « la servante arrive en courant : “Les pêcheurs ont trouvé un cadavre au-dessous de la chute du Rhin” » Et le jeune Jung, fasciné : « Je voulus aussitôt voir ce cadavre³⁴. »

Vincent van Gogh a fait l'expérience d'une fascination similaire pour un cadavre, un noyé. Selon M. Porot, on raconte qu'il a forcé la porte d'une maison pour voir un enfant qui s'était noyé. Vincent van Gogh est décrit précisément comme un enfant de remplacement par M. Porot ; il est né le même jour, un

29. *Genèse*, 4, 25.

30. *Ibid.*, 4, 10.

31. Une recherche de 2001 montre que les enfants nés après un enfant mort à la naissance ont un risque significatif de « comportements d'attachement perturbés » et de « problèmes comportementaux et psychologiques » de la seconde enfance. Hughes, Fonagy et Co., *Journal of Child Psychology and Psychiatry*, 2001, 42(6) : 791-801.

32. C. G. Jung, *Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées*, op. cit., p. 22.

33. *Ibid.*, p. 28.

34. *Ibid.*, p. 26.

an après son frère mort Vincent, et on lui a donné le même prénom et le même numéro d'acte de naissance³⁵.

Jung, encore : « Il y eut une fois une forte inondation. [...] Quatorze personnes avaient été noyées... Quand les eaux se retirèrent, on raconta qu'il y avait des cadavres dans le sable. Alors je n'eus plus de cesse³⁶ ! » Dans *Le Livre Rouge*, Jung déclare : « Les morts te tourmenteront à cause de ta vie que tu n'auras pas vécue³⁷. » Et puis, il y a ce besoin extraordinaire, caractéristique, qui pousse Jung à découvrir l'essence de l'être, comme le montre ce texte écrit à l'âge de 31 ans, dans *Septem Sermones ad Mortuos* : « C'est pour cela que vous ne devez pas tendre vers la diversité, telle que vous la concevez par la pensée, mais VERS VOTRE ESSENCE³⁸. »

Est-ce que l'expérience que Jung avait faite de la personnalité numéro un et de la personnalité numéro deux avait quelque chose à voir avec le fait qu'il était né après que d'autres étaient morts, et qu'il ait été en quête de son identité ? Est-ce que Jung a lutté pour trouver sa véritable personnalité parmi les fantômes de la nursery ?

À l'âge de sept ans, il a trouvé une pierre, *sa* pierre. Il s'est demandé : Suis-je cette pierre ? Ou bien est-elle moi ? « Suis-je celui qui est assis sur la pierre, ou suis-je la pierre sur laquelle il est assis³⁹ ? » Atteint d'un pseudo-croup, Jung a eu une vision : « Un cercle bleu brillant de la grosseur d'une pleine lune, où se mouvaient des formes dorées que je prenais pour des anges », ce qui apaisa ses angoisses de suffocation, car « l'atmosphère ambiante avait commencé à devenir irrespirable⁴⁰ ». Lorsque Jung a mis une petite statuette avec une pierre noire du Rhin, sa pierre, dans un plumier, caché dans le grenier interdit, il a dit : « Je me sentais sûr de moi, et le sentiment troublant de désunion d'avec moi-même disparut⁴¹. »

Il dit : « Je sais seulement que je suis sans savoir ce que je suis⁴². » Est-ce dans le processus de recherche de lui-même qu'il est parti en quête de cette

35. M. Porot, *L'Enfant de remplacement*, *op. cit.*, p. 23.

36. C. G. Jung, *Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées*, *op. cit.*, p. 35.

37. C. G. Jung, « Le Don de la magie », *Liber secundus*, ch. XIX, *Le Livre Rouge*, *op. cit.*, p. 308 (Éd. Texte seul, p. 424).

38. C. G. Jung, *Les Sept Sermons aux Morts*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, trad. C. Maillard, Sermon I, p. 20.

39. C. G. Jung, *Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées*, *op. cit.*, p. 20.

40. *Ibid.*, p. 18-19.

41. *Ibid.*, p. 41.

42. C. G. Jung, « Les trois prophéties », ch. XVIII, *Le Livre Rouge*, *op. cit.*, p. 306 (Éd. Texte seul, p. 416).

part inaliénable en lui, et qu'il a découvert la possibilité d'autoguérison de la psyché ? Le Soi ?

On peut lire certaines des œuvres de Jung pas seulement mais aussi dans la perspective de l'enfant de remplacement cherchant à retrouver sa vie originelle grâce au chemin d'individuation, là où un « Je » peut renaître grâce et par le soi. Jung nous offre, avec ce concept, une aide essentielle dans l'aide aux enfants de remplacement de par le monde.

Recherches sur l'attachement mère-enfant

Le fait de naître après la perte d'un enfant peut avoir un impact significatif sur le processus de formation des liens affectifs. Le chagrin et la tristesse affectent l'attachement d'une mère vis-à-vis des autres enfants vivants et/ou vis-à-vis d'un nouvel enfant, avec des conséquences sur les schémas d'attachement et la capacité à être en relation. L'enfant de remplacement ressent souvent la mère triste comme une mère absente sur le plan psychique : celle-ci sera perçue comme une « mère morte⁴³ ». Les schémas d'attachement de ces sujets révèlent des sentiments d'une grande ambivalence ; le rejet ou la « fusion », ainsi que des phases de régression profonde, peuvent survenir tout au long de la vie, comme le montre l'exemple suivant.

Delphine : si elle ne revient pas, je ne peux exister

Lorsque Delphine est venue consulter, la question « qui suis-je ? » était devenue urgente à traiter ; elle approchait des soixante-dix ans. Tout ce qu'elle savait, c'était : « je suis celle qui pleure », car c'était ce qu'on lui avait dit. Elle était née un an après une sœur mort-née, dont les deux prénoms avaient été « redistribués » à elle puis à une sœur née trois ans plus tard. Elle aurait aimé changer de nom et s'appeler Delphine, un nouveau prénom pour une identité non encombrée – c'est pourquoi j'ai choisi ce prénom comme pseudonyme pour elle.

Delphine dit qu'elle est proche, « peut-être trop proche », de sa mère. En fait, elle ne voulait pas la laisser partir, jamais. Lorsqu'elle avait sept ans, sa mère était partie pour une journée par le train. Le soir, Delphine était allée la chercher à la gare, mais à l'arrivée du train, sa mère n'était pas là : elle avait manqué son train. Soixante-trois ans plus tard, elle se souvient : « C'était comme si j'étais morte. J'ai couru à la maison, je me suis assise près du four pour me réchauffer, et j'ai pleuré, pleuré. J'ai pensé : si elle ne revient pas, je ne peux exister. »

43. A. Green, « La Mère morte », *Narcissisme de vie, Narcissisme de mort*, Paris, Éd. de Minuit, 1983.

J. Bowlby écrit : « Malheureusement, on a la preuve que la perte d'un bébé peut amener de graves problèmes plus tard⁴⁴ », et, plus loin, « [...] si toute l'identité personnelle d'une personne perdue est attribuée à un autre humain, cela devient alors un contenu potentiellement dangereux et des altérations profondes [des schémas d'] attachement surviendront inmanquablement. C'est particulièrement grave s'il s'agit d'un enfant⁴⁵. »

Les paroles de Delphine : « Si elle ne revient pas, je ne peux exister » expriment l'angoisse existentielle de l'enfant de remplacement qui a besoin de *l'autre* sans lequel elle cesse d'exister. Cependant, l'autre est absent. Ceci peut faire référence autant à celui qui est absent psychologiquement, la mère triste, qu'à un *double bind* existentiel : Delphine ne peut exister tant que sa sœur morte ne revient pas. En correspondant au prénom de la sœur morte, qu'on lui a donné tel un vêtement déjà porté, elle est devenue, au moins en partie, cette personne, par le biais de la projection et/ou de l'identification. En raison de l'incapacité de sa mère à faire le deuil de l'enfant perdue, Delphine a été obligée de porter le chagrin à la place de sa mère, et a fini par se sentir plus morte que vivante. Ceci peut être aussi une représentation en miroir des images et ressentis de la mère qui a besoin de l'enfant morte pour retourner vers la nouvelle-née, sans quoi *elle* cesse d'exister. Mère et fille sont liées par un *double bind* existentiel, liant mort et naissance avec une culpabilité existentielle.

L'autre absent – sœur, frère ou mère, peut induire la représentation interne d'un vide, avec des conséquences sur les schémas relationnels et la représentation du *Tout-Autre*, transcendant ou divin, soit en la refoulant dans l'ombre, soit en s'identifiant à une déité ressuscitée. Van Gogh, dans une peinture de la *Pietà*, a remplacé les traits du Christ par les siens. V. Volkan et G. Ast appellent de telles représentations des frères et sœurs morts des « névroses de Pâques ou de Noël⁴⁶ ». Dans le cas de Jung, je pense qu'il a été poussé à la recherche de l'inaliénable force de vie et du *Tout-Autre* interne.

Lorsque la mère de Delphine meurt, des décennies plus tard, ses sentiments de culpabilité et d'ambivalence sont palpables. « Je voulais qu'elle meure *et* qu'elle vive. Je me sens comme responsable de sa mort. »

André Green décrit comment le nourrisson ou le jeune enfant ressent la mère en deuil comme un « trou psychique⁴⁷ » conduisant à une image de la mère « psychologiquement morte aux yeux du jeune enfant dont elle prend soin⁴⁸ ».

44. J. Bowlby, *Loss, Sadness and Depression*, 1980, London, Hogarth Press, p. 161.

45. *Ibid.*, p. 211.

46. V. Volkan et G. Ast, *Siblings in the Unconscious and Psychopathology*, *op. cit.*, p. 123 et p. 161.

47. A. Green, « La Mère morte », *op. cit.*, p. 226.

48. *Ibid.*, p. 222.

L'enfant est comme enterré avec sa mère et le seul moyen de s'en sortir « vivant » est de s'identifier en miroir au « trou » où la mère était auparavant⁴⁹. Cela « entraîne, outre la perte d'amour, une perte de *sens*⁵⁰ » dans la vie.

Le soi comme antidote

Si l'âme de l'enfant de remplacement est contaminée de cette manière, que pouvons-nous faire ? Quelle force peut venir secourir et emplir un tel gouffre ? Je pense que c'est le soi, l'archétype central pour Jung, qui exprime la « totalité de l'homme⁵¹ » – « Le Soi est un principe, un archétype de l'orientation et du sens⁵². »

Delphine avait cette force de vie en elle ; il lui a été possible de découvrir, comme sous les cendres de « l'autre mort », un sentiment d'elle-même. Elle s'est intéressée à la peinture, ce qui lui a permis de mettre en forme des figures et des formes cachées depuis longtemps dans les couches profondes de son être, et dont elle commençait à percevoir le sens. Elle a fait aussi des expériences de « lumière », qui l'ont effrayée. Elle a pensé qu'elle devenait folle lorsqu'elle a vu une lumière blanche passer dans la nuit, lors de la mort de l'un de ses frères. Son autre sœur, elle aussi une enfant de remplacement, mais plus terre à terre, demanda à son frère, qui avait été prêtre, de répondre à cette question : « Où es-tu maintenant ? »

Delphine a décrit d'autres épisodes, plus rares, où elle s'était retrouvée enveloppée de lumière blanche. La notion analytique du soi et de sa fonction vitale l'a aidée à accueillir ces expériences numineuses, plutôt que de s'en effrayer. Cela me fait penser à ces images du soi, qui surviennent lorsque « le soi compense efficacement le chaos⁵³ ». Après des années d'analyse, Delphine a commencé à comprendre qui elle était – en dehors de l'identification au frère mort et à la mère endeuillée.

Lorsqu'aucune autre figure n'a pu tenir le rôle de miroir et de contenant pour le nouveau-né, aidant ainsi l'enfant à développer une image de soi et de l'autre, alors le soi, le centre de la personnalité – et, sur un plan archétypique, le Soi qui peut consteller l'esprit – peut venir à son aide.

Qu'arrive-t-il si le Soi, ni avec un « S » ni avec « s », ne se constelle pas dans ces cas-là ? Est-ce que cela peut conduire à un anéantissement physique et/ou psychique ? J'ai vu les deux cas de figure se produire chez des enfants

49. *Ibid.*, p. 235.

50. *Ibid.*, p. 230.

51. C. G. Jung, *Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées, op. cit.*, p. 462.

52. *Ibid.*, p. 231.

53. C. G. Jung, 1988, *CW 11*, § 444.

de remplacement, le soi se reconstruisant avec l'aide du Soi, ou, dans le cas contraire, un comblement destructeur du « trou ».

Recherches sur la transmission transgénérationnelle

Des éléments du syndrome de l'enfant de remplacement peuvent être transmis de façon transgénérationnelle. Jusqu'à quatre générations après la perte initiale, des échos du trauma initial peuvent être entendus dans le cabinet de consultation. Des images reliées à l'enfant disparu depuis longtemps, des images archétypiques évoquant les thèmes de la vie, de la mort et de la résurrection, peuvent être repérées en pratique clinique, tout comme les symptômes d'un désordre de l'attachement initial, d'un chagrin non élaboré et des complexes de culpabilité d'un parent, grand-parent, voire arrière-grand-parent, qui était enfant de remplacement.

Jung écrit : « J'ai très fortement le sentiment d'être sous l'influence de choses ou de problèmes qui furent laissés incomplets et sans réponses par mes parents, mes grands-parents et mes autres ancêtres. Il semble souvent qu'il y a dans une famille un *karma* impersonnel qui se transmet des parents aux enfants⁵⁴. »

Andreas Jung rappelle que lorsque Augusta, la grand-mère maternelle de Jung, avait dix-huit ans, elle « était restée en état de mort apparente pendant trente-six heures. Avant qu'elle ne soit mise dans le cercueil, sa mère l'a ranimée avec un fer chaud⁵⁵ ».

Le syndrome de l'enfant de remplacement, aussi bien que ses retombées sur les générations suivantes, peut se reconnaître dans les rêves ou dans la vie, dans des situations où l'enfant de remplacement ou ses descendants mettent leur vie en danger, consciemment ou inconsciemment. Il peut aussi laisser surgir une force dynamique qui conduit à découvrir le soi, comme cela a été, je le pense, le cas pour Jung.

La théorie du trauma explique comment le trauma peut être transmis de génération en génération, comment des contenus indésirables, en particulier les affects négatifs, peuvent se transmettre de parent à enfant. Dans ce qui est transmis, il y a les processus d'identification inconscients avec un autre sujet (agissant/se comportant comme si l'un était l'autre) et les mécanismes de défense d'identification projective.

L'identification avec un autre vivant, surtout si cela dure toute la vie, peut menacer le développement de la personnalité ; elle exclut de fait l'individuation.

54. C. G. Jung, *Ma vie. Souvenirs rêves et pensées, op., cit.*, p. 271.

55. A. Jung, « The Grandfather », *The Journal of Analytical Psychology*, T. 56, 2011, p. 233.

L'identification avec une personne morte peut menacer d'emprisonnement une vie entière.

Les recherches sur les survivants de la Shoah et leurs enfants ont mis en évidence que : « À l'impact de la compréhension que l'Holocauste avait traumatisé les esprits adultes de manière jamais vue auparavant, s'est rajouté la conscience que les enfants des survivants avaient aussi été traumatisés [...] (avec) une répugnance globale à accepter que le trauma ait pu porter tort à la deuxième voire à la troisième génération⁵⁶. »

La transmission transgénérationnelle du trauma peut se repérer chez les descendants... L'enfant de remplacement de la première, seconde ou troisième génération doit se confronter à des risques sérieux de mise en danger potentielle de sa vie, si son état demeure méconnu, comme dans le cas suivant.

Caroline : le risque de la répétition inconsciente

Caroline, d'ascendance allemande, est venue consulter pour des difficultés relationnelles au travail et avec son ami ; une voix intérieure insistait : « Je dois me sacrifier. »

Lorsque Caroline est née, on ne s'attendait pas à ce qu'elle vive. On disait : « Quelqu'un a dû venir la prendre. » Par la suite, ces paroles allaient avoir un sens terrible. Mais avant cela, l'explication donnée était que sa mère avait attendu des jumeaux, et, malheureusement le frère jumeau était mort à huit mois, in utero. J'ai pensé à la possibilité d'un diagnostic d'enfant de remplacement, la mère ayant souffert de cette perte, et ma patiente ayant des sentiments ambivalents à cause d'un attachement faible, ainsi qu'un sentiment de culpabilité la poussant à se sacrifier, probablement en lien avec l'identification au jumeau perdu. Dans son cas, il y avait autre chose. Dans le contre-transfert, je sentais quelque chose d'étrange, de très effrayant et de très froid, que je ne pouvais mettre en mots ni identifier.

Elle dit qu'elle ne pouvait ni pleurer, ni crier, ni prendre aucune décision. Elle dit que « Maman la voyait si faible qu'elle pouvait mourir à chaque instant. Papa, lui, disait : « Tu dois être forte. » Je sentais plutôt du « rien » en sa présence. Étant aussi d'origine allemande, j'ai relevé la dynamique fort-faible, et me suis souvenue des conséquences catastrophiques pendant le troisième Reich lorsque le pôle faible de ce couple d'opposés a été projeté sur des millions « d'autres », les transformant en victimes. Souhaitant l'encourager à être elle-même, à sentir ce qu'elle sentait, à penser ce qu'elle pensait, je lui ai dit et répété tout au long de l'analyse : « Vous êtes vous. C'est tout. » À cette époque, elle doutait : « Comment puis-je sentir ce que je sens si je ne sais pas qui je suis ? »

56. P. Coles, *The Uninvited Guest from the Unremembered Past*, op. cit., p. 74.

Nous avons prêté attention à ses rêves. Caroline rêvait de façon récurrente qu'elle se suicidait, sans raison, « comme si je devais être sacrifiée ». Elle rêva : « Quelqu'un sonne à la porte, un homme blanc comme un linge. Le néant. Je suis surprise et je panique. » Elle rêva aussi « qu'elle devait être assassinée ». « C'est surréaliste », ajoutait-elle. Elle avait peur du vide, « le rien au dehors ». Elle avait peur de devenir folle, et même de rentrer chez elle. « C'est quelque chose de très dangereux, on veut quelque chose que je ne peux ni donner, ni faire. »

Elle rêva d'un homme tout défiguré, d'un homme avec un masque barbouillé de sang et ressentit une intense panique. « Quelqu'un est tué, mais nous en avons réchappé. » Elle frissonnait : « Je sais que j'ai le diable en moi ! » Depuis l'école primaire, elle ressentait cette force destructrice en elle, comme si cela venait d'une vie antérieure. Puis elle rêva qu'un professeur l'emmenait au travers de grandes salles vides, de bureaux sans fenêtres... Elle voyait un énorme crochet de boucher qui démolissait des immeubles.

Dans le contre-transfert, j'associais à la destruction pure dans le sillage des crimes nazis. J'éprouvais un profond besoin de limites contre l'intrusivité violente, contre les transgressions mortelles. Dans le rêve suivant, elle se confrontait à la culpabilité : « Une fille monte un pur-sang ; autour d'elle, des barbelés... on lui crie après. Pour la première fois, elle hurle en retour : “Je ne suis pas coupable !” » J'ai pensé que c'était un progrès, car elle était en colère et se battait. Elle commenta : « Je me suis toujours sentie coupable, au point de mériter de mourir à cause de ça ! » Je lui ai demandé : « Coupable de quoi ? » Caroline réfléchit en silence, et dit : « Je dois trouver qui l'a fait ! Pour le punir. »

Une série de vingt-deux rêves nous a amenées à penser qu'un secret de famille l'angoissait. Caroline est rentrée chez elle poser des questions à son vieux père. Il lui dit qu'elle avait eu une arrière-grand-mère juive, la mère de sa grand-mère paternelle, et que cette arrière-grand-mère s'était suicidée pour empêcher que le reste de la famille soit arrêté ; elle le fit, pensait-il, alors qu'on entendait déjà les bottes des meurtriers nazis approcher sur le gravier du chemin devant la maison.

Plus de soixante ans après, nous ressentions, dans le cabinet, la terreur abyssale de l'arrière-grand-mère de Caroline face au choix d'être tuée par les nazis ou de se suicider ; terreur du choix tapie dans l'inconscient de Caroline, que ses rêves poussaient à remettre en acte. Désormais, les paroles de Caroline décrivant sa naissance faisaient dramatiquement écho à la mort de son arrière-grand-mère : « Quelqu'un va venir me prendre. » Ses rêves récurrents lui disant : « Je dois être sacrifiée », prenaient tout leur sens, la reliant d'un invisible fil, désormais conscient, à son arrière-grand-mère. Qu'a pu ressentir le père, dont la grand-mère était morte tragiquement dans ces circonstances, lorsqu'il avait

attendu deux enfants, dont l'un était mort en laissant l'autre vivant ? L'un fort, et l'autre « sacrifié » ? Quel lien inconscient s'était tissé entre l'inconscient de ma patiente et ceux de ses parents ?

Caroline, enfant de remplacement de première génération (pour le jumeau perdu) et enfant de remplacement de troisième génération (pour l'arrière-grand-mère dont on disait qu'elle s'était « sacrifiée ») avait été poussée, par ses rêves, à se « sacrifier » quelque soixante ans plus tard. Avait-elle été dans un risque inconscient de répétition ? S'était-elle identifiée à son arrière-grand-mère, ou avait-elle subi la projection de l'image de son arrière-grand-mère ? Ses rêves l'ont-ils amenée à découvrir ce secret et à aller sur son propre chemin ? De quelle manière mystérieuse son arrière-grand-mère et elle étaient-elles reliées ? Je ne sais pas. Mais, après avoir découvert ce qui avait pesé inconsciemment sur son âme, tout au long de sa vie, Caroline dit : « Je ne veux plus être quelqu'un d'autre. » Cela contenait tous les espoirs de Caroline : essayer de retrouver sa vie propre, *pleurer et crier et se relier avec le soi*. Le soi, de mon point de vue, l'a aidée en lui « envoyant » des rêves pour qu'elle le découvre.

P. Coles écrit : « Aucune expérience traumatisante [...] ne peut demeurer cachée sans avoir des conséquences destructrices sur les générations suivantes ». La folie peut en résulter si elle n'est pas reconnue, en particulier lorsque « les contenus de la vérité historique (sont) coupés de l'histoire⁵⁷ ».

Comprendre et soigner l'enfant de remplacement

L'enjeu de toute la vie de l'enfant de remplacement est *d'être ou de ne pas être*. Comment aider un enfant de remplacement à aller d'une éventuelle non-identité, à cause de l'identification avec un mort – vers un chemin d'individuation, une vie satisfaisante, et une expérience du soi ? La réponse de Jung est la suivante : « Les rapports du moi à l'égard de l'inconscient et de ses contenus déclenchent une évolution, voire une métamorphose véritable de la psyché », ce qui est la « notion-clé de toute ma psychologie, la notion de *processus d'individuation*⁵⁸. » Il écrit que le terme « individuation » signifie le processus par lequel une personne devient un « in-dividu » psychologique, c'est-à-dire, une unité indivisible, séparée, ou une « totalité⁵⁹ ».

En tant qu'analystes jungiens, nous pouvons proposer à l'enfant de remplacement un accompagnement sur le chemin d'individuation, qui sert d'antidote contre l'identification de l'enfant de remplacement à un mort. Au cours de ce

57. P. Coles, *The Uninvited Guest from the Unremembered Past*, *op. cit.*, p. 32-33.

58. C. G. Jung, *Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées*, *op. cit.*, p. 243-244.

59. C. G. Jung, *CW9*, T. 1, § 490, p. 275.

processus, l'enfant de remplacement peut découvrir le « moi » en tant qu'émanation du « Soi », alors qu'il a été conçu comme la réincarnation d'un « autre », d'un « mort ».

Lorsque ni un moi solide, ni un lien établi avec le soi ne peuvent servir d'appui pour le développement ultérieur de l'individu – mais un *faux self* qui envahit tout l'être insidieusement –, nous avons la possibilité d'aider l'individu de deux façons : en renforçant son moi *et* en étant à l'affût des mouvements du soi dans l'âme.

À mesure qu'on approche des problèmes de l'identité cachée en profondeur, on découvre une vulnérabilité structurelle. Une patiente rêva de la structure de sa personnalité comme d'une infinité de séchoirs entassés les uns sur les autres, avec elle-même comme une minuscule fillette au sommet. Dans de tels cas, l'identité peut, de façon intermittente, s'effondrer, se perdre ou fusionner avec l'autre. Aider des enfants de remplacement, devenus adultes, à retrouver leur identité propre avec le soutien des énergies inconscientes du soi qui émergent, est comme marcher sur un fil au-dessus d'un abîme ; le moi a besoin d'être suffisamment fort avant d'aller à la découverte et de contenir les énergies du Soi archétypique. Un patient rêva d'un œuf cosmique et s'identifia à la « source créatrice », à un moment du processus où il n'avait pas encore construit un moi suffisamment solide ; il a souffert d'un bref épisode psychotique. Je vois malgré tout une possibilité de guérison pour l'enfant de remplacement, dans une nouvelle relation avec le Soi – Jung l'a appelé « la monade que je suis⁶⁰ ». Une telle émergence du Soi peut être vécue comme une renaissance dans la vraie vie, non pas comme celui qui revient, mais comme un individu nouvellement né sur le plan psychique.

Contre-transfert

Dans le travail avec les enfants de remplacement – enfants ou adultes – le transfert peut être intense. L'enfant de remplacement peut ne pas vouloir quitter l'analyste, comme s'il était accroché à son regard, comme à celui d'une mère qui ne laisse pas son nouveau-né hors de vue de peur qu'il ne meure aussi. Ou bien la relation peut être vide, inauthentique, comme celle qui n'existait pas entre le nouveau-né et la mère, mais existait entre la mère et un être mort maintenu en vie à la place du nouveau-né qui, lui, demeure surtout non vu. Le contre-transfert peut refléter le « lien hostile-dépendant de la mère et de

60. C. G. Jung, *Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées, op. cit.*, p. 228.

l'enfant, tous deux ambivalents⁶¹ », comme une remise en jeu de la relation de haine envers l'enfant désiré seulement pour remplacer l'enfant qui a été désiré.

L'analyste doit garder l'espoir pour pressentir, repérer les moindres signes d'émergence du soi dans les rêves, les événements synchronistiques, les fantasmes, et toute expression symbolique, manifestant une étincelle d'individualité. Même s'il semble n'y avoir aucun « souffle de vie » chez l'analysant, l'analyste peut imaginer ranimer la flamme de la vie. En reconnaissant le dilemme spécifique de l'enfant de remplacement, l'analyste peut aider à déterrer le vrai « moi » de sous l'amoncellement d'identifications projectives et d'introjections, et aider le patient à se relier au soi.

L'espoir de guérison pour l'enfant de remplacement gît dans un souvenir flou d'originalité, perdue naguère, mais qui est indubitablement là et qui peut agir plus tard dans la vie comme moteur de développement vers l'individuation, conduisant à l'émergence du soi, tandis que l'âme recrée une vie vraie. Les images montent en surface dans les rêves, des avertissements peuvent survenir sous la forme de passages à l'acte, comme dans le cas de Caroline, et des processus créatifs peuvent aider à l'émergence de la conscience, comme dans le cas de Delphine.

Sur le chemin d'individuation, l'enfant de remplacement abordera vraisemblablement la question de la culpabilité du survivant, comme dans les cas de Miriam et d'Anton présentés dans les pages suivantes.

De la culpabilité inconsciente du survivant à la compassion consciente

La perte d'un frère ou d'une sœur peut provoquer une culpabilité inconsciente, pour trois raisons ; pour l'enfant de remplacement, la culpabilité est un facteur terrible qui rend difficile l'expérience symbolique du soi ainsi que l'accession à une identité propre et à la prise de décision.

1. La question « Pourquoi suis-je en vie et pas l'autre enfant ? » en amène une autre : « Est-ce que je vis parce que l'autre est mort ? » Cette culpabilité inconsciente peut aller jusqu'à ressentir : « Je suis responsable de la mort de l'autre, j'ai tué l'autre. » Certains parents raisonnent ainsi : « Puisque ce nouvel enfant est vivant au lieu de notre enfant mort, il a pris sa place. Cet enfant n'est pas notre enfant mort..., c'est sa faute s'il ne l'est pas. Ce n'est pas juste qu'il vive et que notre autre enfant soit mort⁶². »

61. A. C. Cain et B. S. Cain, « On replacing a child », *op. cit.*, p. 229.

62. *Ibid.*, p. 448.

2. « La rage indicible née de la culpabilité (est aussi) provoquée chez l'enfant de remplacement à cause de la comparaison incessante avec son invincible rival mort⁶³. »

3. D'un point de vue jungien, je pourrais ajouter que la culpabilité peut surgir lorsque le moi n'est pas le vrai moi – une culpabilité de vivre dans un état d'autoaliénation, un sentiment de culpabilité par rapport à l'accomplissement personnel.

Le cas de Miriam illustre comment le soi au travail *derrière le rideau* aide à transformer la culpabilité inconsciente en compassion.

Miriam : de la culpabilité inconsciente à la compassion

Lors du premier entretien, et pendant de nombreuses séances, la question de Miriam est : « Qui suis-je ? » Elle dit qu'elle a un problème « d'identification, ou plutôt de non-identification ». Les « racines », ce seul mot lui met les larmes aux yeux. Pourquoi ?

Son père, juif, vivait en Pologne dans les années 1930, et avait réussi à échapper à la mort dans les camps de concentration. Il a survécu avec deux de ses frères, abrités et cachés par des catholiques polonais pendant toute la Seconde Guerre mondiale. Mais cinq de ses frères et sœurs, ses parents, sa femme et leur fille aînée âgée de trois ou quatre ans, ont été tués dans les camps de la mort.

Après la guerre, son père a émigré et s'est remarié avec une femme qui était aussi une survivante de l'Holocauste, et qui allait devenir la mère de Miriam. Au début, sa femme ne voulait pas d'enfant. Miriam dit : « C'est vraiment une chance que je sois en vie. » Une amie de sa mère a insisté pour qu'elle devienne enceinte. Lorsque Miriam a eu cinq ans, sa mère lui a demandé : « Veux-tu un petit frère ou une petite sœur ? » Elle répondit « non ». La mère se fit avorter, aussi parce qu'elle ne voulait pas revivre les douleurs de l'ulcère dont elle avait souffert lorsqu'elle attendait Miriam.

Avant la naissance de Miriam, les nazis avaient tué neuf membres de la famille proche ; après, il y a eu cet enfant qui ne devait pas naître. Ses premiers mandalas représentaient des cellules sans forme, des lignes qui s'entrecroisaient et ne semblaient aller nulle part, une bouche qui hurle.

Elle travaille assidûment sur ses rêves, mais c'est l'écriture qui va la conduire hors du « non-être », vers sa propre vie. Elle a toujours écrit, mais en servant les autres, que ce soit son père, sa mère, ses amants, son mari ou ses amis. Était-elle elle-même, ou plutôt « un autre » être humain ? Son père avait l'habitude de l'appeler avec le surnom de sa première fille. Mais qui était Miriam ? Que

63. *Ibidem*.

voulait-elle faire dans la vie ? À cinquante ans, elle se sentait coupable de ne pouvoir répondre à cette question.

Un jour, elle rêve : « La bonne s'en va ! » Elle comprend : « J'avais l'habitude d'aller à la recherche d'hommes qui étaient artistes. » Elle s'exclame : « Maintenant, je veux devenir créative ! » Elle a commencé par publier *son* histoire, parce que « c'est là que j'ai pu entrer en contact avec le soi ! » Elle dit : « Je suis dans un processus d'autoconstruction. » Lorsque son livre a gagné un prix, cela a marqué un tournant, une reconnaissance de sa relation au soi, en sublimant la culpabilité inconsciente du survivant, lui faisant prendre conscience d'une compassion très consciente pour elle-même, pour son père et sa mère ainsi que pour les vies perdues autrefois, lui permettant de vivre profondément son chagrin.

Plus tard, en marchant dans les rues de Jérusalem, elle mange des dattes, les goûte, les sent ; cela lui fait penser à des semences, et elle fait le vœu de garder tous les noyaux, les entassant dans un vase de verre. Elle écrit : « Ils sont les uns sur les autres comme des corps nus, dénudés, blottis ensemble, incapables de se protéger d'une mort certaine. Un amoncellement croissant de corps minuscules, rétrécis par le temps, remplit peu à peu l'espace vide de l'éternité, me rappelant de toujours me souvenir des âmes de mes ancêtres enterrés dans une fosse⁶⁴. Des fosses intemporelles, contenant ma chair, contenant mes os. » Miriam a renoncé à avoir un enfant : « Cela ferait trop mal », dit-elle.

Faire face à l'ombre meurtrière et à « l'autre » manquant

Sur le chemin de l'individuation, l'enfant de remplacement va se confronter à l'ombre et chercher à y découvrir une image vivante plutôt que morte de l'anima/animus, une tâche doublement ardue pour ceux qui sont nés après qu'un autre est mort. Là où il y a eu une présence, il y a désormais une absence béante. La première représentation interne de « l'autre » est celle d'un « autre manquant », d'un « autre absent », le frère (ou la sœur) mort ou, comme le dit André Green, la « mère morte⁶⁵ ».

D'une part, l'ombre est l'autre enfant mort, celui (ou celle) qui n'est pas, mais est aussi une part de lui (ou d'elle). D'autre part, la confrontation avec l'ombre peut signifier faire face à l'ombre écrasante du meurtrier, dans la profondeur de l'inconscient, car l'enfant de remplacement ainsi conçu peut se sentir responsable de la mort de l'autre, même si celui-ci a disparu avant que l'enfant de remplacement ne naisse. Amener à la conscience ces projections n'est pas facile,

64. En anglais, Miriam écrit « pit » ; ce mot peut signifier : « noyau » ou « fosse ». (NdT)

65. A. Green, « La Mère morte », *op. cit.*, p. 222.

pas plus que de transformer des énergies aussi mortifères. Paradoxalement, pour que l'enfant de remplacement puisse vivre sa vraie vie, il doit « tuer » le mort⁶⁶, le fantôme d'identité du frère (ou de la sœur) mort en lui-même. Ce meurtre est bien sûr d'ordre symbolique.

Le cas d'Anton : rencontre de l'ombre meurtrière

J'ai travaillé avec un jeune homme de vingt ans, qui souffrait d'une dépression sévère et d'un trouble de personnalité dépendante. Il se tailladait les bras avec un couteau et avait des fantasmes de meurtre vis-à-vis de sa mère, de sa sœur et de son ex-petite amie.

Un jour, il a voulu sortir du cabinet pour tuer les gens dans le parc voisin.

Alarmée, je demande : *Pourquoi ?*

– *Parce que je dois vivre ma vie, par conséquent ils ne peuvent vivre la leur.*

Je voulais comprendre et je lui demandai : *Et ceux qui vont pleurer ceux qui seront morts ?*

– *Alors, je ne serai plus seul avec ma souffrance.*

Craignant qu'il ne mette en acte son fantasme, je lui ai demandé de signer un contrat selon lequel il ne tuerait ni lui ni une autre personne. La nuit suivante, il rêva que *tout son corps se dissolvait, en commençant par une main ; cela devenait une masse rouge et verte, qui s'écoulait au sol jusqu'à ce que plus rien de lui ne reste.* Son fantasme alarmant et l'image de son rêve m'ont poussée à lui demander dans quelles circonstances il était né ; il n'en savait rien ; j'ai suggéré qu'il demande à sa mère. Alors il a appris qu'avant lui une fille très désirée était morte au huitième mois de grossesse. Son prénom a été donné à une sœur, née sept ans après lui. Anton a dû accepter ce constat douloureux que lui, qui était entre les deux, avait été doublement non désiré.

Jouer aux jeux vidéo comme « le meurtrier » ou « l'agent double » l'avait fait tourner en rond. Ses fantasmes d'agression et de meurtre étaient en fait orientés vers la sœur qui n'existait pas et vers celle qui vivait, ainsi que vers sa mère – avec les répercussions qu'on peut imaginer sur sa relation à sa petite amie.

Avec un sentiment si profond de non-identité enraciné dans le non-être d'un mort, l'agressivité inconsciente risque de se manifester. Aussi longtemps qu'elle reste inconsciente, cette agressivité peut se retourner inconsciemment contre lui ou un autre, sous forme de dépression, de tendances suicidaires, de pulsions homicides, de formes d'autoagressivité comme les mutilations ou la mort, ou encore de manque d'estime de soi.

Ayant travaillé avec de nombreux enfants de remplacement, j'en suis arrivée à me demander si le soi pouvait mettre le moi en danger quand le moi

66. A. Couvez, *Tuer le mort*, Mémoire de psychiatrie, Faculté de médecine de Lille, 1979. Cité par M. Porot, *L'Enfant de remplacement*, op.cit., p. 125.

n'incarrait pas le soi. Dans certains cas, naître comme enfant de remplacement s'apparente à un meurtre psychique qui peut, à son tour, faire beaucoup de victimes. Lorsque de nombreuses personnes sont touchées par une guerre, un conflit, ou une catastrophe naturelle, quel en est le sens collectif par rapport à la société ? Est-ce que la mort et la destruction se nourrissent d'elles-mêmes ? Comment se fait-il que les guerres fassent des victimes bien après que la guerre est terminée ? Les morts, si on les remplace plutôt que d'en faire le deuil, peuvent revenir nous hanter de diverses manières.

Je pense que l'analyste a une fonction essentielle : comprendre l'enfant de remplacement et ses descendants signifie aider ces personnes à trouver une manière supportable d'aller à la découverte du soi et de vivre leur vie. Si l'analyste peut faire l'expérience de la *terreur intérieure* de l'enfant de remplacement, du sentiment inexprimable de *non-moi*, sans invoquer le soi, en n'étant en relation ni avec le soi ni avec l'autre, il peut aider l'enfant de remplacement à devenir conscient. Cela peut permettre d'éviter les fantasmes ou même que l'ombre meurtrière le pousse à passer à l'acte, comme dans le cas d'Anton. La thérapie et l'analyse peuvent aussi permettre à l'enfant de remplacement de devenir conscient de ces dynamiques inconscientes avant d'avoir lui-même un enfant et de lui transmettre de tels contenus.

Post tenebras lux – le don de la conscience

L'enfant de remplacement, qui a conscience des circonstances ayant entouré sa naissance et se confronte aux forces de mort et de destruction, peut devenir un phare de vie. Le maître bouddhiste vietnamien Thich Nhat Hanh, dont la mère avait fait une fausse-couche avant sa naissance, le considère ainsi : « Dans mon enfance, je me suis souvent demandé si ce bébé était mon frère ou bien s'il était en moi. Si ce bébé n'est pas venu, cela signifie que les conditions n'étaient pas bonnes pour qu'il arrive, et que l'enfant a décidé de se retirer et d'attendre des circonstances plus favorables [...]. Nous devons respecter cette volonté. En regardant le monde de cette façon, vous souffrirez moins⁶⁷. »

Les enfants de remplacement peuvent faire l'expérience d'une telle illumination, certains même à un âge très précoce, alors que le moi ne peut encore consciemment se l'approprier.

L'enfant peut éprouver ce sentiment étrange d'un « double⁶⁸ ». Un patient me disait : « J'ai un pied ici, dans la vie, et l'autre, là-bas, dans l'éternité. » Un autre peut faire une expérience de lumière, comme Delphine, ou bien avoir le

67. Thich Nhat Hanh, *Il n'y a ni mort ni peur*, Paris, La Table ronde, 2003, p. 12.

68. A. Sabbadini, « The replacement child: the instance of being someone else », *op. cit.*, p. 520.

don de seconde vue, comme la grand-mère maternelle de Jung, surnommée «Gustele», un don, disait Jung, qui existait aussi chez sa fille aînée⁶⁹.

L'analyse jungienne permet d'aider l'enfant de remplacement à aller consciemment à la rencontre des forces obscures *et* à reconnaître la lumière. Dans la confrontation à l'abîme mortifère avec son obscurité inhérente, quand l'analyste a la capacité de se ressentir aussi inexistant que son patient enfant de remplacement, il peut aussi s'attendre à participer à l'expérience de la lumière, et pressentir le Soi au moment où il crée une vie nouvelle. C'est une occasion d'être en contact direct avec une expérience de création, de témoigner de la vie après la mort pour l'enfant de remplacement.

À travers l'analyse, il y a un espoir de reconnaître (re-con-naître dans le sens de naître à nouveau avec l'autre) et de soigner l'enfant de remplacement. L'œuvre de Carl Gustav Jung nous offre une compréhension psychologique, mise au point par son travail, de cette force dynamique de transformation, la capacité d'autoguérison de la psyché qui, dans le cas de l'enfant de remplacement, peut être littéralement une résurrection. Le soi peut initier un développement vers la création, la re-création, la re-naissance, sortant l'individu d'une existence pleine de cendres, recouvert par un autre mort, et le ramenant d'entre les morts, sur le plan psychique. Cela représente le «Plein de la Vie» face au «Vide de la Mort» de l'autre qui est venu puis reparti, laissant l'enfant de remplacement dans un doute existentiel sur sa propre vie. Jung écrit : «Mais ta croissance se poursuit, lorsque dans le doute profond tu t'arrêtes, et c'est pourquoi l'arrêt dans le doute profond est synonyme d'un véritable épanouissement de la vie⁷⁰.»

Les concepts de la psychologie analytique aident à trouver une voie vers la vie et la conscience, en particulier pour ceux qui sont nés dans le sillage de la mort et de la destruction. C'est une voie de renaissance d'un soi authentique par l'individuation, qui fait sortir «l'autre manquant» de l'ombre pour s'y confronter, et qui va permettre de rencontrer la culpabilité inconsciente avec une compassion consciente et de se dégager du statut d'enfant de remplacement en renaissant à une vie nouvelle.

Traduit de l'anglais par Karen Hainsworth

69. C. G. Jung, *Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées*, *op. cit.*, p. 269 et 447.

70. C. G. Jung, «Nox tertia», ch. XVI, *Le Livre Rouge*, *op. cit.*, p. 301 (Éd. Texte seul, p. 397).

RÉSUMÉ : *Les rêves et les questions existentielles de ceux qui sont nés pour remplacer une personne morte tournent autour d'un cri central : Qui suis-je ?*

Ces personnes, si elles ont été conçues, sont nées ou ont été désignées comme enfants de remplacement, peuvent souffrir, même devenues adultes, d'une confusion inconsciente d'identité rarement reconnue, composée de chagrin et de culpabilité du survivant. Bien avant la naissance de l'enfant, les forces archétypiques de vie et de mort sont réunies dans une constellation fatale ; l'âme de l'enfant de remplacement porte l'ombre de la mort depuis le tout début de la vie. Pour un enfant de remplacement, l'espoir repose sur l'émergence d'un soi authentique pendant que l'âme recrée la vie originelle. L'analyse peut aider l'enfant de remplacement à faire l'expérience d'une « renaissance dans la vraie vie », non pas comme « celui qui revient », mais comme un individu nouveau-né sur le plan psychique, le chemin d'individuation allant à l'opposé de l'identification de l'enfant de remplacement avec un mort. L'analyse jungienne propose des concepts uniques pour la compréhension et l'aide aux enfants de remplacement. C. G. Jung lui-même est né après deux bébés morts-nés et un enfant qui n'a vécu que cinq jours.

ABSTRACT: *The dreams and existential questions of those, who came into being in order to replace a dead person, pivot around a central cry: Who am I? If conceived, born or designated as a replacement child, such an individual may suffer – even as an adult – from a rarely recognized unconscious confusion of identity, compounded by grief and survivors' guilt. From before the child is born, the archetypal forces of death and life are joined in a fateful constellation; the soul of the replacement child bears the shadow of death from the very beginning of life. Hope for the replacement child lies in an emergence of true self as soul recreates original life. Analysis can help the replacement child experience a 'rebirth into true life', not as 'the one who returned', but as a psychologically newborn individual; the path of individuation countering the replacement child's identification with the dead. Jungian analysis offers unique concepts for understanding and healing the replacement child; C. G. Jung himself was born after two stillborn babies and an infant that lived only five days.*

MOTS-CLÉS : Culpabilité du survivant – Enfant de remplacement – Individuation – Renaissance psychologique – Soi véritable.